

dominique bagouet au-dessus des vagues

**les cahiers du renard n°7 : territoires de la danse, ed. anfiac, paris
- juillet 1991.**

andrée penot : vous êtes arrivé à Montpellier alors que vous n'étiez pas de cette région. Comment s'est faite votre insertion, quelle est, à votre sens, la responsabilité d'une compagnie comme la vôtre ?

dominique bagouet : l'aspect social de ma résidence à Montpellier va peut-être s'affiner encore, mais il reste à trouver son statut, sa plénitude de relation avec la ville. Quand j'ai songé à quitter Montpellier, il y a quelques temps (pour protester contre des promesses non tenues), j'ai senti cette relation sociale : il y a eu des remous, notamment dans le milieu étudiant et dans les milieux proches du spectacle. Tout à coup se sont manifestées autant de personnalités que de personnes que je ne connaissais pas, pour s'élever contre cette décision. Cela m'a fait réfléchir sur le « rôle » dans la société d'une compagnie comme la mienne. J'y ai d'ailleurs toujours réfléchi. Nous avons débarqué à Montpellier comme un groupe de création sans vraiment savoir ce que cela impliquerait. Très vite, s'est faite sentir la nécessité d'une rencontre avec le monde étudiant et scolaire. Nous avons donc mis au point, empiriquement et de guingois, des systèmes de communication. Mais depuis cinq ans nous avons le souci de nous inscrire d'une manière nouvelle et diversifiée.

andrée penot : par exemple :

dominique bagouet : la présence du festival – que j'ai d'ailleurs fondé – a mis l'accent sur le phénomène « danse » dans la cité. Mais le défaut d'un festival, c'est d'être un événement couvrant une très courte période de l'année. Depuis plusieurs années je me suis donc attaché à la programmation de la saison danse à l'Opéra ; je trouve important d'y participer comme conseil, comme relais, pour que la vie chorégraphique en général ait un sens.

Nous avons prouvé qu'il y avait un public pour la danse à Montpellier, nous l'avons créé aussi. Ne serait-ce que, tout récemment, à travers un abonnement-étudiant qui, en quelques jours, a amené plusieurs centaines d'abonnés. Tout ceci est le démarrage d'une vraie implantation dans la cité.

andrée penot : à quoi rattachez-vous exactement ce mot de cité ?

dominique bagouet : quand je dis cité, je pense aussi à la région. Car nous avons une mission ici que nous ne pouvons assurer tout à fait à cause des « tirages » politiques... Il y a comme une guerre froide dans cette région et nous avons souvent l'impression d'être pris comme otages politiques. Je me

maintiens au-dessus des vagues, mais je me suis ainsi presque naturellement privé des possibilités de tourner dans la région. Les choses, heureusement, sont en train de se transformer. En partie grâce à un changement dans l'administration de la compagnie.

andrée penot : n'existe-t-il pas, en dehors des spectacles, une demande spécifique du public en direction de la compagnie ?

dominique bagouet : le public demande : « vous ne donnez pas de cours, vous n'êtes pas une école ? » Nous pouvons faire office de conseil, mais très vite on risque de devenir partial, de faire des choix arbitraires. Pendant des années j'ai donc plaidé, par exemple, pour un poste de danse contemporaine au Conservatoire de Région. Il a été créé il y a trois ans, et c'est un ancien danseur de la compagnie (après l'obtention de son diplôme d'état) qui l'occupe.

De jeunes danseurs de Montpellier, amateurs ou semi-professionnels, réclament aussi des cours. Les demandes ont été si nombreuses que nous avons ouvert des cours bi-hebdomadaires de niveau avancé et de niveau débutant. C'est une activité importante car elle a créé une communication qui nous a permis de sortir de notre tour d'ivoire, dans le quotidien de la compagnie.

andrée penot : avez-vous poursuivi l'expérience d'une classe d'insertion professionnelle ?

dominique bagouet : bien sûr. Les Montpelliérains s'y sont inscrits cette année pour la première fois. Cette classe peut avoir une résonance sur cette part –très petite – de la population. Je tiens beaucoup à cette cellule et souhaite absolument la maintenir au sein de la compagnie. La présence de ces jeunes stagiaires est précieuse à la fois comme émulation et comme rencontre.

andrée penot : peut-on en mesurer les résultats ?

dominique bagouet : je suis très fier parce que plusieurs chorégraphes ont engagé des stagiaires. Tous ces jeunes vont passer des auditions. Le résultat est de très haut niveau.

andrée penot : pensez-vous à une école ?

dominique bagouet : j'y ai renoncé parce que je me relie à ce qui se fait au conservatoire. Il ne faut pas démultiplier l'enseignement s'il est de bonne qualité dans ces lieux. Je suis tranquille pour l'enseignement des jeunes danseurs.

andrée penot : votre activité pédagogique, très importante, n'a-t-elle pas d'incidence réductrice sur votre travail de chorégraphe ?

dominique bagouet : nous avons (presque) davantage de présence à Montpellier comme « animateurs » que comme artistes. C'est dommage. Mon problème est là : nous n'avons pas eu une saison assez importante. Nous sommes fragilisés par le nombre restreint de danseurs. Et mon répertoire s'abandonne faute de moyens et d'interprètes. Il y a des pièces comme **assai** que beaucoup de Montpelliérains n'ont jamais vue et qu'ils réclament... J'aurais besoin d'un effectif un peu étoffé pour satisfaire cette

demande concernant les spectacles. Il est remarquable qu'on ait, cette saison, rempli la salle Berlioz (deux mille places) deux soirs de suite !

Je voudrais aussi pouvoir réitérer l'expérience que nous avons menée dans un quartier dit défavorisé, la Paillade, où trois soirs de suite nous avons donné un programme différent. Cette initiative très positive a permis d'attendre un public nouveau et de présenter les travaux de jeunes chorégraphes. Il faut les moyens...

andrée penot : la réflexion et l'action menées durant cette décennie vous permettent-elles d'identifier la place qu'occupe votre compagnie ?

dominique bagouet : après dix ans de mise au point d'un répertoire, après un travail en «laboratoire», peut-être un peu trop lié au monde chorégraphique pendant les cinq premières années, nous avons compris que nous étions à Montpellier, qu'il fallait s'ouvrir à ce qui s'y passe. Avec le festival nous nous sommes tournés de plus en plus vers la ville, la région. C'était les prémisses. Je compte sur les cinq prochaines années pour tenir un véritable rôle social dans la vie culturelle. Confinée dans le grenier de l'Opéra, la compagnie n'avait pas jusqu'ici d'image, ni même d'identité précise. J'ai fini par obtenir un lieu : ce sera le nôtre. Nous serons au centre de la ville et j'ai envie de dire : de plain-pied avec la rue ! En 93, nous devrions avoir une vraie vie locale, en relation avec la ville, le département, la région.

les cahiers du renard n°7 : territoires de la danse, ed. anfiac, paris - juillet 1991.